

Bac à sable

Exposition présentée du 18 au 28 septembre 2019

7 rue de la Rotonde

Dans le cadre d'Été Indien(s), Arles

Un paysage persiste dans une mémoire personnelle à l'aide de sensations, dans une mémoire collective à l'aide de structure.

Les dessins de Matt Frenot ont été réalisés en 2019 dans le parc naturel régionale des Alpilles. Ces traits de crayons de couleurs nous rappelle les frottages de Max Ernst qu'il développa dans les années 20 pour tenter de capter des motifs, des surfaces durant la période mouvementée de l'entre deux guerres. Ici se sont les mines de crayons qui viennent frotter la matière pour y révéler les lignes fondamentales des paysages observés. Matt Frenot a remarqué les plus importantes d'entre elles. Les sensations sont devenues couleurs. A côté de ces dessins, les « galettes » de plastique de Géraud Soulhiol sont un « compactage » de figurines se référant à des territoires donnés. Ainsi fondues et rassemblées, elles font doucement disparaître les espaces auxquels elles se référaient préalablement (prairie, ferme, océan) pour laisser apparaître des formes chaotiques, excitantes et intrigantes. Les territoires d'origines restent à peine perceptibles...

C'est ce que révèlent les images de Grégoire d'Ablon. Ces photographies réalisées elles aussi dans les Alpilles appartiennent à une série d'images intitulée : *Sites remarquables à enjeux multiples*. Se basant sur une carte du parc naturel régional, l'artiste est allé photographier ces sites particuliers. Des oeuvres produites émane une forme de redondance de la définition même de paysage. Cependant, le temps accordé à l'observation de ces images nous permet de réaliser leurs charges conceptuelles. Ces travaux apparaissent comme un moyen de lire et analyser les espaces que nos sociétés construisent qui, sous couvert d'espaces naturels, se retrouvent avant tout être d'entières créations humaines.

L'ingérence de l'homme face à la nature se retrouve également dans l'œuvre de Caroline le Méhauté. Se basant sur des photographies aérienne de terrains agricoles, l'artiste s'intéresse à ces nouveaux procédés d'exploitations agraires qui révèlent toute la tension absurde dans laquelle l'homme contemporain se place désormais. Car, afin de moins consommer d'eau, ces champs circulaires sont paradoxalement utilisés à outrance jusqu'à être « vidés » de leurs substances et laissés à l'état de poussière.

La tension résiduelle qui émane de notre rapport au territoire est également perceptible dans l'œuvre de Bianca Argimon, intitulée *Bentham*. En effet l'artiste a repris le motif des tapis orientaux qui cherchent à représenter des jardins vus du ciel. Ici, la prison panoptique représentée qui s'articule aussi autour d'un élément central, remplace la balade imaginaire au profit d'un enfermement potentiel. Le tapis n'est plus repos, espace domestique rassurant, mais un lieu de remise en question. Cela évoque inévitablement la pensée philosophique dite « perspectiviste » qui vise à démontrer que ce sont les points de vues que nous apposons sur le réel qui créent nos différentes réalités. L'œuvre de Josèfa Ntjam apparaît en quelque sorte comme l'étendard de cette tendance, nous invitant à s'ancrer résolument dans le réel afin d'y déceler les systèmes qui le composent. De manière organisationnelle ou par domination, fermer les yeux revient à esquiver l'inévitable. La portée politique, sociale et culturelle d'un paysage se dissipe quelque peu à travers

l'œuvre de Guim Tio dont le personnage, au visage dissimulé, est placé dans un paysage oscillant entre visions fantasmées et souvenirs passés. Le traitement de la scène n'est pas sans rappeler les paysages métaphysiques d'un Magritte ou d'un De Chirico, dont les peintures étaient aussi des moyens de survies face à un monde au bord de l'écroulement.

Si la pensée de l'effondrement hante notre rapport au temps actuel, elle n'en reste pas moins un gimmick des grandes pensées apocalyptiques de l'histoire de l'humanité. Cette idée de la chute se retrouve aussi dans l'œuvre de Celia Hay. Le film *Le dernier Geste*, repose sur une mythologie inventée par l'artiste, au sein de laquelle trois frères perdus dans la nature doivent retourner toutes les pierres d'une colline. Le paysage ici devient monstre, sentence, condamnation.

Mais ce sont surtout les paysages et les territoires eux-mêmes qui se retrouvent condamner.

L'œuvre de Nguyen Trinh Thi, *Landscape series*, montre un ensemble de « cartes postales » (projetées sous forme de diapositives) sur lesquelles des personnes pointent une direction du doigt. Reprise formelle du touriste signalant quelque chose, cette série de photographies se retrouve bien plus problématique lorsqu'on apprend que les endroits désignés sont des sites d'enfouissement de déchets nucléaires.

Un paysage n'est jamais neutre. Un territoire non plus. Ils sont donc souvent politiques mais aussi économiques. Et c'est à cette marchandisation des espaces que s'intéresse l'artiste Matthieu Lor avec son catalogue de vente de nuages, *Nuages +*. En transformant des nuages en biens de consommation usuels, l'artiste transforme, ironiquement, notre réalité en un supermarché de l'éphémère.

Un nuage n'est pas à vendre, il peut, à la limite, être capturé par l'appareil photo, comme l'a fait dans les années 80 lors de la mission DATAR le photographe Pierre de Fenoÿl. Cette photographie dont la composition se rapproche inéluctablement d'un tableau, nous offre un peu d'air. Avant de retomber sur terre et regarder du coin de l'œil le diptyque de Nicolas Boulard intitulé *Rhône*, qui consiste en deux petits tableaux amalgamant de la terre prise près du Rhône, à son commencement et à sa fin. Le paysage devient matérialité, compacte, visible. Le paysage devient à matière à faire. Le paysage devient une forme d'art possible.

Un bac à sable est un espace de potentialités. D'actes en puissance. C'est un lieu de tentatives. D'effondrements possibles. Mais c'est avant tout une aire de jeu.

Margaux Bonopera
Septembre 2019

Avec des œuvres de Grégoire d'Ablon, Bianca Argimon, Nicolas Boulard, Pierre de Fenoÿl, Matt Frenot, Célia Hay, Matthieu Lor, Caroline le Mehauté, Josèfa Ntjam, Géraud Soulhiol, Nguyen Trinh Thi, Guim Tio

Une édition accompagne l'exposition avec des textes de Grégoire d'Ablon, Margaux Bonopera, Alexandre, Desson, Matt Frenot, Julia Marchand, Manon Prigent, Elsa Vettier, Lucie Roblot et Fabien Vallos
Edité par Classe Moyenne Editions et collaboration avec Marie Constant

Commissariat de Margaux Bonopera, Grégoire d'Ablon et Matt Frenot